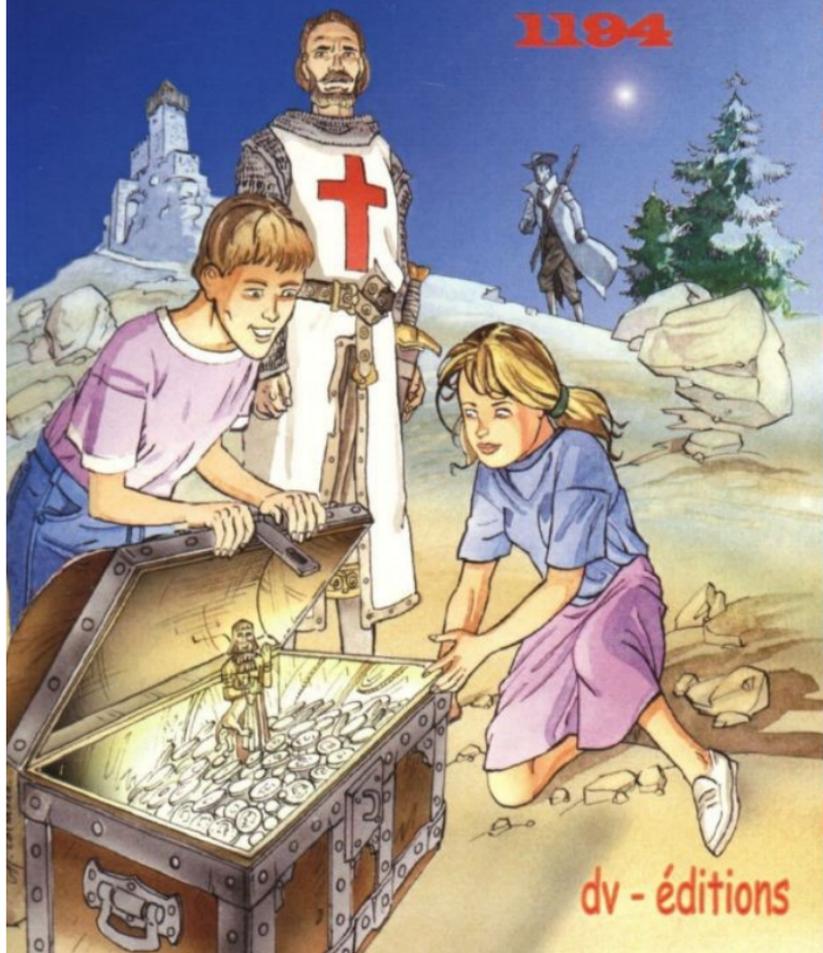
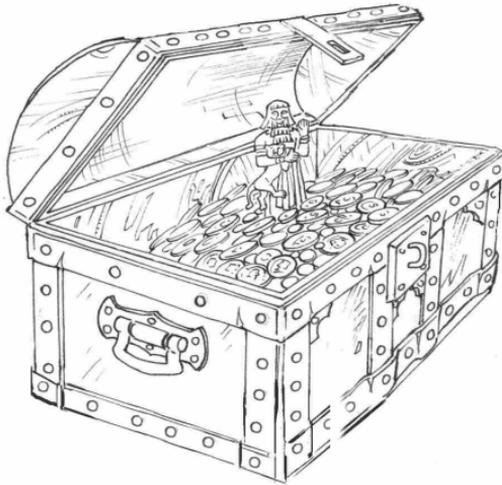


Denis Voignier  
**La Rançon  
du Croisé**  
**Richard Coeur de Lion**  
**1184**



# LA RANÇON DU CROISÉ

( **Richard Cœur de Lion - 1194** )





# 1

François avait hâte de rentrer. Cette semaine qui semblait ne plus vouloir finir. D'interros en travaux pratiques en passant par les cours à rattraper et les épreuves en EPS, il avait bien mérité son week-end. Cependant, son père n'avait pu venir le chercher à Lunéville comme à l'accoutumée car les labours avaient pris du retard en raison du mauvais temps.

Aussi, c'est la tête appuyée contre la vitre humide du car de ramassage, que François regardait défiler la campagne grise. Une fine bruine comme il n'en existe qu'en novembre

arrosait avec persistance la région de la Vezouze. Depuis Lunéville, les villages traversés étaient tous aussi déserts les uns que les autres, les habitants, résignés, préférant sans doute rester au chaud dans leurs maisons, à l'abri de cette humidité qui pénétrait les os.

Enfin, les premières maisons de Cirey apparurent, après le carrefour de Haute-Seille et François commença à se réjouir. Bien sûr, il savait que le travail l'attendait à la ferme de ses parents, mais cela lui ferait du bien de se changer les idées. Et puis, il trouverait certainement un moment pour faire son escapade traditionnelle en forêt à la recherche minutieuse des vieilles pierres dont il faisait collection. Le bus fit une halte sur la grand-place et trois passagers descendirent, les bras chargés de paquets qu'ils ramenaient de la ville. François se retrouva seul dans le bus. Le chauffeur démarra dans un grincement de pignons, faisant crier la boîte de vitesse du car

qui avait déjà pas mal roulé sa bosse.

- Allez François, cria le chauffeur pour dominer le vacarme du moteur, t'es le dernier ! Pour moi ça ira aussi. Je gare le bus au Val et hop, repos. Avec ce sale temps !

Le père Denis était un rondouillard jovial qui menait son bus depuis plus de trente ans. La ligne le Val - Lunéville, il la connaissait plus que par cœur. Il aurait fait le trajet les yeux fermés, mais fort heureusement, il ne s'y était jamais risqué. Il conduisait prudemment sans pour autant lambiner sur la route. Les horaires étaient respectés et tous les voyageurs, qui le connaissaient bien, l'appréciaient énormément. Mais le père Denis allait bientôt prendre sa retraite pour profiter d'un repos bien mérité.

- Nous y voilà, dit encore le chauffeur, alors que le car, ayant emprunté la route "du haut", s'approchait de la ferme des Quatre Vents. On se retrouve lundi, comme d'habitude.

Puis, d'une voix plus sérieuse, il reprit:

- En voilà du ramdam dans le secteur !  
Regarde un peu devant.

François, qui était assis vers l'arrière, prit son sac de toile, fort lourd au demeurant, se leva du siège de skaï et s'avança vers l'avant du bus. Le chauffeur, de son bras tendu, lui désignait, à travers le pare-brise, des lumières bleutées et orange qui clignotaient vers l'entrée de Val et Châtillon. Les voitures regagnaient Cirey sur Vezouze.

- Un accident, peut-être, suggéra François.

- P'têt bien. J'en saurai plus en descendant.  
C'est rare autant de véhicules de secours et de police, ça doit être sérieux.

Les freins se mirent à gémir, rappelant à François qu'il était arrivé. Il gagna la porte qui s'ouvrit dans un chuintement pneumatique et sauta le marchepied.

- Bonsoir Père Denis, à lundi !

- Salut fiston. Fais pas trop de rodéo avec le tracteur, ah ! ah !

François regarda le bus s'éloigner, crachant par l'arrière des volutes bleutées qui auraient fait bondir d'effroi le préposé au contrôle technique.

François ne s'éternisa pas longtemps à la ferme. Son père, comme il s'en doutait, était dans les champs, vers les Baulottes, en train de retourner la terre. Sa mère était "aux lapins", nettoyant les cages et apportant aux animaux leur ration quotidienne de foin. Il déposa rapidement ses affaires sur la table de la salle à manger, dénicha une demi plaque de chocolat dans le buffet et fila vers la remise où l'attendait son bon vieux vélo. Une petite escapade vers le Val s'imposait. Il y rencontrerait bien quelques copains qui pourraient l'informer sur les derniers événements qui avaient déplacé autant de véhicules de police. Et puis, en se débrouillant bien, il serait de retour dans une heure, tout au

plus, pour la traite des vaches. Il enfourcha sa monture et se laissa glisser vers le Rayeterre.



## 2

Il avait rapidement rejoint le centre du village. Une animation inhabituelle régnait sur la petite place de la salle des fêtes et malgré la pluie fine mais persistante, les gens ne semblaient pas décidés à quitter les lieux. François posa son vélo contre l'unique platane de la placette et s'approcha de l'attroupement.

- Puisque j'vous dis que c'est encore un coup des gars de Badon ! tentait d'expliquer le père Jacquot à un groupe peu convaincu.

- Non, non, répondit la Louissette, la tête garnie de bigoudis, preuve qu'elle avait dû quitter précipitamment sa maison qui se trouvait juste

en face. Les gars de Badon, sont c'qui sont mais y f'raient pas des trucs comme ça.

- Elle a raison la Louissette, intervint Pierrot, c'est un truc de gros poissons ça. Des commandos, quelque chose dans le genre.

François repéra son copain Bruno qui tendait l'oreille à tous ces propos aussi divers que surprenants.

- Hep ! Bruno !

- Ah ! Salut François. Tu es venu aux nouvelles. Quelle histoire ! Du jamais vu !

- Si tu voulais bien me mettre au courant...

Bruno, un rondouillard plutôt jovial qui n'avait pas sa langue dans sa poche, entraîna son copain à l'écart du groupe.

- Des gars de l'ONF\* et de la DDE\* ont été sérieusement agressés cet après-midi, entre Machet et le Marquis.

*\* Office National des Forêts / Direction Départementale de l'Équipement*

- Comment ça agressés ?

- La police n'en a pas trop dit, mais on pense que les gars auraient été pris pour cible par un rôdeur qui a blessé l'un deux avec un fusil gros calibre.

- En effet, c'est assez grave. Que voulait le rôdeur ?

- On n'en sait encore rien. Peut-être a-t-il été dérangé ou peut-être a-t-il tendu une embuscade.

- Et le blessé ?

- Il s'en tirera. Le coup de fusil l'a atteint à la cuisse. Il est hors de danger, du moins d'après les dires des ambulanciers.

A cet instant, une R4 couleur rouille, dans un bruit de tôles disjointes, vint se garer le long du trottoir, à quelques mètres du groupe. Une haute silhouette s'extirpa du véhicule et chacun put reconnaître Serge Maillet, le correspondant du secteur pour l'Est Républicain. Les discussions s'évanouirent, chacun comprenant

bien que toutes les suppositions émises jusqu'à présent laisseraient aisément la place aux nouvelles que le journaliste devait posséder. Les regards se firent interrogateurs, les oreilles se tendirent, les bouches se fermèrent. Une lueur d'amusement passa dans les yeux de Serge qui attendit quelques secondes pour encore mieux savourer cet effet de surprise.

- C'est bon, le gars de l'ONF s'en tirera, c'est confirmé.

Un soupir sincère de soulagement s'éleva.

- Les deux gars qui sont indemnes ont essayé de relater les faits. Ça n'a pas été facile car l'agresseur, je dis bien l'agresseur, car ils sont formels, il n'y en avait qu'un, les a pris par surprise, leur enfilant une cagoule sur le visage. Peut-être le blessé l'a-t-il aperçu, mais il était un peu loin, ce qui explique que la balle ne l'ait pas atteint en une zone vitale.

- Qu'ont-ils dit ? demanda Josette, la gérante de la "Bleue", la seule épicerie qui était encore

ouverte au Val.

- Je ne sais pas grand chose, en fait. Les gendarmes m'ont tenu relativement à l'écart. Apparemment, le gars les a agressés pour leur dérober du matériel : radio du véhicule, micro, haut-parleur, caisse à outils, et surtout, tenez vous bien, des pains de dynamite que les employés devaient utiliser pour faire péter un bloc de roche qui menaçait la route.

- Un "oh!" collectif s'éleva.

- Quand je vous disais que c'était des commandos, reprit Pierrot, tout fier de ce qu'il avait supposé auparavant.

- Un commando, rectifia, Louissette.

- En tout cas, on a un gars qui se balade dans la nature avec du plastic et un fusil ! ajouta Josette, peu rassurée.

- C'est juste, reprit le journaliste. Les gendarmes ont quadrillé le secteur, il y en a encore une escouade là-bas, d'ailleurs, et jusqu'à présent, rien, volatilisé le gars, disparu.

Avec tout ce matériel pourtant, il ne doit pas se déplacer incognito.

Le silence retomba. On n'en saurait pas plus ce soir. La nuit n'allait pas tarder à tomber et François devait remonter chez lui pour la traite des vaches.

- Ecoute Bruno, je dois remonter. On en reparlera demain. Peut-être que d'ici là l'agresseur aura été appréhendé et que toute la lumière sera faite.

- Peut-être bien. Mais demain, je ne suis pas là. Je vais à Sarrebourg avec mes parents. Les courses, les inévitables courses du samedi.

- Tu n'y vas quand même pas contraint et forcé ?

- Non, je change mon baladeur, on m'a chipé le mien en gym, au lycée. Si je tenais celui qui...

- Salut Bruno, à une prochaine.

François récupéra son vélo, salua la foule qui le connaissait bien et reprit le chemin de la ferme des Quatre Vents. La grand' rue était

parfaitement plane et horizontale, jusqu'à la grimpette du Rayeterre qui saurait lui rappeler les dures lois de la pesanteur. Mais les jeunes jambes musclées du garçon en avaient vu bien d'autres et il grimpa la côte allégrement, forçant même l'allure car le travail l'attendait.